

Pascal Millet

Médecin hospitalier, et professeur, Programme de formation EPSSEL
[Éducation et Promotion Santé et Social En Ligne :
cours EPSSEL sur le deuil et les soins palliatifs]
Université de Franche-Comté

(2006)

“Le mythe d’Orphée”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
Professeur sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Dans le cadre de "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de soins infirmiers retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

à partir du livre de :

Pascal Millet, "**Le mythe d'Orphée**". Université de Franche-Comté, cours EPSSSEL sur le deuil et les soins palliatifs, 2006.

M. Millet est médecin hospitalier et professeur dans le programme : Éducation et Promotion Santé et Social en Ligne [EPSSSEL, cours sur le deuil et les soins palliatifs] de l'Université de Franche-Comté.

[Autorisation formelle de l'auteur accordée le 16 septembre 2005.]



Courriel : pmillet@ch-belfort-montbeliard.rss.fr
Programme universitaire : <http://epsnel.univ-fcomte.fr/>

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 10 mai 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

[Le mythe d'Orphée, Pascal Millet](#)

[Le mythe d'Orphée, Virgile](#)

Le mythe d'Orphée

Pascal Millet, médecin

[Retour à la table des matières](#)

Le personnage d'Orphée nous accompagne probablement depuis le premier millénaire avant Jésus-Christ. Il a inspiré de nombreux écrivains et artistes : Monteverdi, Gluck, Offenbach, pour la musique, Breughel le jeune, Tintoret, Rubens, Poussin, Delacroix pour la peinture, Cocteau et Marcel Camus pour le cinéma (Orfeu Negro)... Pourtant j'ai pu constater, à plusieurs reprises, que son nom était inconnu de beaucoup de nos lycéens. A l'heure des mass média, des feuilletons télévisés, de la mondialisation de la culture et d'Internet, Orphée et Eurydice ont ils encore quelque chose à nous dire ?

Orphée est, selon la légende, le fils d'un Dieu-Fleuve, Oeagre, et de Calliope, Muse de la poésie épique, fille de Zeus et de Mnémosyne, déesse de la Mémoire. Il fut un chanteur, un musicien et un poète exceptionnel. *“ Il était tellement habile à enchanter et charmer par ses chants que les fauves, les oiseaux, les arbres et les pierres l'accompagnaient sous l'effet du plaisir. ”*

L'épisode de la mort d'Euridyce et du voyage d'Orphée aux enfers est bien connu. Il est moins bien connu qu'il mourût déchiré et démembré par les Ménades, furieuses, dit-on que le deuil qu'il faisait d'Euridyce l'ait éloigné des autres femmes. Pour certaines traditions ce mépris des femmes l'aurait conduit à l'amour des hommes. Des variantes existent sur beaucoup de points de la légende d'Orphée et nous renvoyons notamment aux ouvrages cités dans la bibliographie.

Quelle est l'origine du mythe d'Orphée ? L'analyse de la bibliographie ne permet pas de répondre de façon définie. Quelques points peuvent nous servir de repère :

Orphée est, selon la légende, originaire de Thrace, c'est à dire une région, à l'époque, périphérique à la Grèce classique, considérée comme étrangère et "sauvage".

Des analogies avec le mythe d'Osiris ont suggéré depuis l'époque grecque elle-même une "filiation égyptienne". Selon certaines traditions Orphée aurait fait un voyage initiatique en Egypte.

Une parenté avec les mythes concernant Dionysos (Bacchus pour les Romains) est évidente. Entre autres rapprochements, la mort et le démembrement d'Orphée est toujours décrite dans un contexte de culte dionysien. Dionysos lui même a été tué et démembré par les Titans et l'interdiction orphique des sacrifices se réfère explicitement à cet événement.

On peut dire que le mythe d'Orphée, à côté de bien d'autres - l'enlèvement de Perséphone, la mort de Dionysos, Isis et la résurrection d'Osiris, les traditions hindouistes antérieures au Bouddhisme, etc... - est un reflet des histoires "premières" (peut être vieilles de plusieurs milliers d'années) que l'homme s'est raconté sur la mort. Spécifiquement, le mythe d'Orphée peut marquer l'émergence d'une révolte, d'une interpellation des dieux par l'homme pour contester la fatalité et l'irréversibilité de la mort dont ils seraient les gardiens. Il n'est pas étonnant que les mêmes thèmes aient pu surgir dans des cultures différentes, en réponse aux mêmes interrogations. Au-delà encore, Jung a créé la notion d'archétype :

“ Notre entendement n'est sûr que d'une chose : c'est qu'il manie des images, des représentations qui dépendent de l'imagination humaine et de ses conditionnements temporels et spaciaux, et qui se sont par conséquent transformées de multiples façons au cours de leur histoire millénaire. Il est hors de doute que ces images reposent sur quelque chose de transcendant par rapport à la conscience – un quelque chose qui fait que les manifestations en cause ne varient pas de manière chaotique et illimitée, mais laissent discerner qu'elles se

rapportent toutes à quelques rares principes, je pourrais bien dire aussi archétypes. Ces archétypes sont à l'égal de la psyché ou de la matière inconnaissables en eux mêmes : ce que l'homme peut uniquement faire, c'est en esquisser quelques modèles approximatifs, tout en sachant qu'ils sont insuffisants et approximatifs, ce que les expressions religieuses nous confirment toujours à nouveau." (Réponse à Job)

Enfin, il est possible et même probable que des échanges majeurs ou partiels de mythes, de thèmes et d'images entre les différentes cultures du monde antique aient pu se produire, portés par les échanges commerciaux.

Quelle a été l'influence du mythe d'Orphée dans l'Antiquité ? Bien qu'il ne soit pas possible d'évaluer avec précision une influence qui était plus présente dans les rites populaires que dans la littérature, on sait qu'elle a été majeure. L'Orphisme a introduit en Grèce des pratiques et des croyances originales et parfois en rupture avec la religion officielle, ainsi par exemple, le refus des sacrifices et le végétarisme qui lui est associé. L'enseignement de l'Orphisme sur la mort est curieusement très proche de celui du Bouddhisme avec l'existence de cycles de mort et de "réincarnation" (les puristes discuteront l'emploi de ce terme dans le contexte orphique, le plus approprié pouvant être : metempsychose, metensomatose...). La pratique d'une vie pure (une ascèse) peut mener à la fin du cycle des réincarnations et au repos éternel dans les "prairies sacrées". L'orphisme a largement inspiré la pratique grecque des Mystères (de Myste, l'initié, qui doit taire ce qu'on lui enseigne). L'orphisme "populaire" s'est incarné dans des pratiques et des rites plus folkloriques, par exemple les lamelles orphiques que l'on enterrait avec le mort et qui lui permettait de se diriger dans le monde des morts.

"Tu trouvera à gauche de la demeure d'Hadès une source, et tout auprès un cyprès blanc. Ne t'approche pas de cette source. Tu en trouveras une autre, qui fait couler son eau fraîche du lac de Mnemosyne ; des gardiens se tiennent devant elle. Dis leur : je suis fils de la Terre et du Ciel étoilé ; mais ma race est céleste ; vous le savez aussi. Je suis desséchée de soif et je meurs ; donnez moi vite l'eau fraîche

qui coule du lac de Mnemosyne. Et ils te laisseront boire à la source divine, et tu régneras alors parmi les autres héros."

L'Orphisme est à l'origine de l'interdiction de consommer les fèves, reprise ensuite par Pythagore et ses disciples. Les motifs de cette interdiction sont toujours inconnus.

Comme les égyptiens, il proscrivait l'enterrement dans un linceul de laine. A l'époque de Platon, cet orphisme populaire avait en partie sombré dans le charlatanisme et il était l'objet des moqueries de Platon ou, pour la comédie, d'Aristophane. Toutefois Pythagore et son Ecole, puis Platon lui-même et les platoniciens ont été largement influencés par l'Orphisme. Peut être directement et à travers les traditions platonicienne et néo-platonicienne, l'Orphisme a ainsi exercé une influence réelle sur le Christianisme naissant.

Comment faut-il entendre le mythe d'Orphée ?

La nature et l'intérêt du mythe est de ne pas apporter un message univoque. Par sa force d'évocation, il suscite chez le lecteur un renvoi à son vécu, à sa compréhension du monde, à ses interrogations et c'est le résultat de cette rencontre, quand elle peut avoir pleinement lieu, qui constitue proprement le message du mythe. Il y a donc autant de messages que de lecteurs.

La lecture la plus courante est celle, au premier degré et plus esthétique que philosophique, d'une belle histoire d'amour qui finit mal. C'est le modèle de la plupart des oeuvres d'art qui lui sont consacrées.

Offenbach (Orphée aux Enfers) pour sa part en fait une histoire de désamour adultérin qui finit plutôt bien. Cette vision parodique n'est d'ailleurs pas totalement dénuée de sens puisque dans le Banquet, Platon, fait d'Orphée un modèle de l'amour inconstant.

"Au contraire, Orphée fils d'Oeagre, ils l'ont renvoyé de chez Hadès sans qu'il eût réussi à rien obtenir d'eux sinon de voir le fantôme de cette épouse pour laquelle il y était venu, mais non pas pour celle-ci en personne ; parce que, à leur jugement, il avait agi par mollesse, comme il est naturel à un joueur de cithare, et que au lieu

d'avoir eu, comme Alceste, le courage de mourir par amour, il avait usé d'artifice pour pénétrer vivant chez Hadès !”

Quelques siècles plus tard, Paul Diel, (Le symbolisme dans la mythologie grecque) reprend cette interprétation du mythe, à la lumière psychanalytique.

“ Orphée ne sachant pas aimer Eurydice de toute son âme, son amour ambivalent pourchassant d'autres séductions, l'imagination ne parvient plus à lui peindre Eurydice sous les vives couleurs de l'attachement exclusif. Eurydice devient pour lui une ombre ; son amour, Eurydice, meurt. Selon le mythe, Eurydice disparaît dans la demeure des morts, symbole du subconscient punitif. Le puni est, à la vérité, Orphée ; c'est sa force d'âme qui se meurt, c'est son amour ambivalent qui le déchire et le tourmente. Orphée recherche Eurydice ; il descend dans la demeure des ombres, dans le subconscient ; il se repent. Son affection se réveille. Le mythe l'exprime symboliquement. ”

Je voudrais proposer ici une autre lecture. La pratique du soutien au deuil fait apparaître la fréquence des “ illusions de présence ” de la personne décédée chez les endeuillés. Il ne s'agit ni d'hallucination, ni de déni du décès, mais d'un sentiment vécu de présence qui exerce sur le cours du deuil une forte influence affective, le plus souvent positive (allègement de la souffrance, de la solitude...). Les croyants pourront y voir une manifestation de la survie de l'âme, mais c'est un phénomène qui dépasse très largement le cadre de l'expérience religieuse.

“ Ma vie s'est trouvée brutalement dévastée par ce deuil (de sa mère) dont je ne me suis jamais remis. J'ai survécu en me construisant ce que j'appelle le “ tramonde ” : un second monde intérieur peuplé des êtres disparus et chéris où se confondent la magie de l'enfance, la poésie et ma dévotion à l'image maternelle. Je ne suis pas un adepte du spiritisme : tout ce qui y a trait est inutile pour moi dans la mesure où je peux retrouver dans cette espèce d'ailleurs tous ceux que j'ai pu aimer et que j'appelle “ les gardiens du secret ”. ma mère m'est souvent apparue. Elle était là, près de moi, silencieuse. ”

Entretien avec Marcel Schneider. Le Figaro Magazine du 10 mars 2001.

Une certaine pensée "positive" ou "scientifique" peut poser le problème de la "réalité" de ces phénomènes. Mais l'avez vous vraiment vu ? La question illustre bien. le rôle symbolique que notre culture attribue à la vision. On peut croire entendre, sentir, deviner mais l'a-t-on vraiment vu ? La vision est bien le test de la réalité, mises à part les rares et terrifiantes hallucinations.. Les termes de vision scientifique, vision objective de la réalité en montrent bien le statut privilégié.

Philippe Aries, dans un ouvrage célèbre, a opposé la mort appri-voisée du Moyen Age, mort collective, forte d'un symbolisme et d'une croyance commune, à la mort interdite de la deuxième moitié du XXème siècle, mort solitaire, réduite à la nudité de sa réalité clinique. C'est qu'à force de nier, comme élément de la réalité scientifique, ce qui lui semblait relever de la religion, de l'art, de la poésie, de la littérature et de l'illusion, notre culture a dépouillé la mort de tous les voiles que des générations avaient soigneusement drapées autour de ce qui est l'événement le plus dramatique de toute vie humaine. Elle n'en a pas pour autant acquis une meilleure connaissance de la mort, car la mort, par nature, échappe à la connaissance. Alors, faute de la maîtriser, notre culture a exilé la mort. Elle l'a exilé dans la solitude et l'anonymat de certaines morts hospitalières, dans la porte de la chambre fermée sur le mourant solitaire, dans l'éviction de la famille au dernier moment "au profit" de la "logique des soins", dans le déni et "l'horreur exprimée" de tout ce qui touche à la vieillesse, dans le silence face au deuil, dans le changement de trottoir pour éviter de rencontrer le voisin endeuillé, dans tous ces abandons qui laissent l'homme moderne démuni et désemparé face à la mort.

Cette situation n'est plus exactement celle du XXIème siècle. Le mouvement des soins palliatifs, le renouveau de l'intérêt pour la mort et le deuil ont commencé à modifier notre vision de la mort. Et cette vision nouvelle a bien montré l'importance des symboles. L'homme, en ce qui concerne sa vie psychique et ses rapports avec les autres membres de la société, vit plus dans la dimension symbolique que dans celle de la réalité. Il suffit de voir ces "négociations" de la vie

courante où accord et désaccord sont bien plus liés aux événements du passé, aux significations voilées, aux façons de percevoir, aux façons de proposer, au ton de la voix etc.. qu'au contenu objectif des propositions.

Ainsi, symboliquement, des services de soins ont institué un "délai de respect" (allant jusqu'à 24 heures) entre le départ d'une personne décédée et l'installation d'un autre patient dans le même lit, au grand dam de certains gestionnaires. Cette pratique est très courante dans les services de Soins Palliatifs. Ainsi encore, beaucoup de toilettes mortuaires sont elles faites par les soignants à l'eau tiède (et non froide) : *"ça peut paraître idiot, mais on ne sait jamais, et puis c'est une question de respect"*.

Nous pouvons vivre dans la familiarité des morts, les évoquer, ressentir leur présence, tel Orphée précédant Euridyce vers la porte des enfers sentant son souffle sur sa nuque, entendant son pas mais si nous nous retournons et tentons de les voir, alors ils disparaissent à jamais et nous laissent seuls, plus seuls encore qu'au moment de leur mort, et comme Orphée nous ne pouvons plus que pleurer dans les solitudes glacées. Voici peut être une leçon moderne du vieux mythe d'Orphée.

Faut il pour autant se tourner vers le spiritisme ou vers les pratiques qui s'en inspirent ? Une réponse, je crois, peut être trouvée dans CJ Jung (Réponse à Job) :

"La controverse est née du préjugé singulier selon lequel rien n'est vrai que ce qui se présente ou s'est présenté sous la forme d'une donnée physique. Ainsi, par exemple, au sujet de la naissance virginale du Christ : certains y croient comme à une chose physiquement vraie, et d'autres la contestent parce qu'ils y voient une impossibilité physique. Chacun peut se rendre compte que cette opposition est logiquement insoluble, et qu'il vaudrait mieux par conséquent abandonner des débats aussi stériles.

Les deux parties ont en effet à la fois tort et raison ; ils tomberaient cependant d'accord s'ils condescendaient à renoncer au mot "physique". Car le critère d'une vérité n'est pas seulement son caractère "physique" : il est aussi des vérités psychiques, vérités de

l'âme qui, dans la perspective physique ne sauraient pas plus être expliquées que récusées ou démontrées.

Ainsi, s'il régnait la croyance que les eaux du Rhin, au cours de l'Histoire, avaient un jour remonté leur pente de leur embouchure jusqu'à leur source, il faut bien comprendre que cette croyance constituerait une donnée de fait, en dépit de ce que son expression évoquerait d'absolument invraisemblable, dans une perspective physique. Pareille croyance constituerait un fait psychique qui, en tant que tel, se situerait dans le domaine du réel, par delà toute preuve ou démenti.

C'est à cette forme d'existence qu'appartiennent les manifestations religieuses. Elles se rapportent toutes, sans exception, à des objets qui ne sauraient être constatés physiquement. Si, d'ailleurs, il n'en était pas ainsi, elles tomberaient dans le domaine des sciences de la nature, qui les condamneraient sans appel, comme échappant à l'expérience. Les expressions religieuses, si on veut les mettre en rapport avec les plans physiques, sont totalement dépourvues de sens. Elles ne seraient alors que des miracles, donc par cela même exposées au doute, et ne sauraient prouver la réalité d'un esprit, c'est à dire la réalisation d'un sens, car le sens ne se révèle jamais qu'à partir de lui même. Le sens et l'esprit du Christ sont pour nous présents et perceptibles, toutes questions de miracles mise à part. Les miracles ne font qu'en appeler à la raison de ceux qui se révèlent incapables de saisir le sens. Les miracles ne sont que des produits de remplacement de la réalité de l'esprit, lorsque celle ci demeure incomprise ”

Le spiritisme, comme d'autres croyances, parfois à l'origine de comportements sectaires, procède de la confusion du physique et du psychique. Il est probablement possible et "sain" de vivre symboliquement avec nos morts, dans leur mémoire ou même dans le sentiment de leur présence psychique, mais vouloir établir cette présence dans le domaine du réel et de la réalité physique nous fait franchir une frontière qui ne permet plus de se prémunir contre d'éventuels "excès de la raison".

Pour un renouveau de notre culture de la mort ? Les quelques dernières années ont vu une tentative de renouveau de notre culture de la mort, actée autant par les chercheurs (Société de Thanatologie fondée

par LV Thomas et présidée actuellement par M Hanus), par les religieux, par les soignants (autour du mouvement des Soins Palliatifs), par les professionnels funéraires que par la " société civile ". Il est vrai que l'analyse de Ph Ariès avait montré l'extrême dénuement de nos sociétés modernes face à la mort. Il est d'ailleurs probable que ce dénuement est en partie la conséquence des grands massacres collectifs du XXème siècle, dont l'Holocauste tient le premier rang, et où a pu parfois disparaître l'idée même de mort individuelle. (" *Nuit et Brouillard, semblable à personne* " - Wagner - *L'Or du Rhin*). Le mouvement actuel de renouveau et de réflexion sur la mort serait donc en partie pour nos sociétés une façon de faire le deuil de ce siècle tragique.

Quelles seront les conséquences pratiques de ce mouvement sur notre vécu futur de la mort et du deuil ? Y aura-t-il un renouveau des rites et religions traditionnelles, " l'importation " de traditions et religions " étrangères " (comme le Bouddhisme qui connaît un succès croissant) ou l'avènement de rites, de pratiques et de discours encore inconnus ? Il n'est évidemment pas possible de répondre, mais le mythe d'Orphée nous montre que l'homme ne peut pas bien vivre quand il n'a pas des histoires à se raconter sur la mort.

Le mythe d'Orphée

Virgile – Les Georgiques

[Retour à la table des matières](#)

C'est une divinité, qui te poursuit de sa colère : tu expies un grand forfait ; ce châtement, c'est Orphée qu'il faut plaindre pour son sort immérité qui le suscite contre toi, à moins que le Destin ne s'y oppose, et, qui exerce des sévices cruels pour l'épouse qu'on lui a ravie.

Tandis qu'elle te fuyait en se précipitant le long du fleuve, la jeune femme, - et elle allait en mourir - ne vit pas devant ses pieds une hydre monstrueuse qui hantait les rives dans l'herbe haute. Le chœur des Dryades de son âge emplît alors de sa clameur le sommet des montagnes ; on entendit pleurer les contreforts du Rhodope et les hauteurs du Pangée, et la terre martiale de Rhésus, et les Gètes, et l'Hèbre, et Orithye l'Actiade.

Lui, consolant son douloureux amour sur la creuse écaille de sa lyre, c'est toi qu'il chantait, douce épouse, seul avec lui-même sur le rivage solitaire, toi qu'il chantait à la venue du jour, toi qu'il chantait quand le jour s'éloignait.

Il entra même aux gorges du Ténare, portes profondes de Dis, et dans le bois obscur à la noire épouvante, et il aborda les Mânes, leur roi redoutable, et ces cœurs qui ne savent pas s'attendrir aux prières humaines. Alors, émues par ses chants, du fond des séjours de l'Érèbe, on put voir s'avancer les ombres minces et les fantômes des êtres qui ne voient plus la lumière, aussi nombreux que les milliers d'oiseaux

qui se cachent dans les feuilles, quand le soir ou une pluie d'orage les chasse des montagnes : des mères, des maris, des corps de héros magnanimes qui se sont acquittés de la vie, des enfants, des jeunes filles qui ne connurent point les noces, des jeunes gens mis sur des bûchers devant les yeux de leurs parents autour de qui s'étendent le limon noir et le hideux roseau du Cocyte, et le marais détesté avec son onde paresseuse qui les enserre, et le Styx qui neuf fois les enferme dans ses plis. Bien plus, la stupeur saisit les demeures elles-mêmes et les profondeurs Tartaréennes de la Mort, et les Euménides aux cheveux entrelacés de serpents d'azur ; Cerbère retint béant ses trois gueules et la roue d'Ixion s'arrêta avec le vent qui la faisait tourner.

Déjà, revenant sur ses pas, il avait échappé à tous les périls, et Eurydice lui étant rendue s'en venait aux souffles d'en haut en marchant derrière son mari (car telle était la loi fixée par Proserpine), quand un accès de démence subite s'empara de l'imprudent amant - démence bien pardonnable, si les Mânes savaient pardonner.

Il s'arrêta, et juste au moment où son Eurydice arrivait à la lumière, oubliant tout, hélas ! et vaincu dans son âme, il se tourna pour la regarder. Sur-le-champ tout son effort s'écroula, et son pacte avec le cruel tyran fut rompu, et trois fois un bruit éclatant se fit entendre aux étangs de l'Averne.

Elle alors : « Quel est donc, dit-elle, cet accès de folie, qui m'a perdue, malheureuse que je suis, et qui t'a perdu, toi, Orphée ? Quel est ce grand accès de folie ? Voici que pour la seconde fois les destins cruels me rappellent en arrière et que le sommeil ferme mes yeux flottants. Adieu à présent ; je suis emportée dans la nuit immense qui m'entoure et je te tends des paumes sans force, moi, hélas ! qui ne suis plus tienne. »

Elle dit, et loin de ses yeux tout à coup, comme une fumée mêlée aux brises ténues, elle s'enfuit dans la direction opposée ; et elle eut beau tenter de saisir les ombres, beau vouloir lui parler encore, il ne la vit plus, et le nocher de l'Orcus ne le laissa plus franchir le marais qui la séparait d'elle.

Que faire ? où porter ses pas, après s'être vu deux fois ravir son épouse ? Par quels pleurs émouvoir les Mânes, par quelles paroles les Divinités ? Elle, déjà froide, voguait dans la barque Stygienne.

On conte qu'il pleura durant sept mois entiers sous une roche aérienne, aux bords du Strymon désert, charmant les tigres et entraînant les chênes avec son chant.

Telle, sous l'ombre d'un peuplier, la plaintive Philomèle gémit sur la perte de ses petits, qu'un dur laboureur aux aguets a arrachés de leur nid, alors qu'ils n'avaient point encore de plumes : elle, passe la nuit à pleurer, et, posée sur une branche, elle recommence son chant lamentable, et de ses plaintes douloureuses emplit au loin l'espace.

Ni Vénus ni aucun hymen ne fléchirent son cœur ; seul errant à travers les glaces hyperboréennes et le Tanaïs neigeux et les guérets du Riphée que les frimas ne désertent jamais , il pleurait Eurydice perdue et les dons inutiles de Dis. Les mères des Cicones voyant dans cet hommage une marque de mépris déchirèrent le jeune homme au milieu des sacrifices offerts aux dieux et des orgies du Bacchus nocturne, et dispersèrent au loin dans les champs ses membres en lambeaux. Même alors, comme sa tête, arrachée de son col de marbre, roulait au milieu du gouffre, emportée par l'Hèbre OEagrien, « Eurydice ! » criaient encore sa voix et sa langue glacée, « Ah! malheureuse Eurydice ! » tandis que sa vie fuyait, et, tout le long du fleuve, les rives répétaient en écho : « Eurydice »

Virgile Les Georgiques

La moitié de mon âme est dans la nef fragile
 Qui, sur la mer sacrée où chantait Arion
 Vers la Terre des Dieux porte le grand Virgile

José Maria de Heredia